

Emma Lazarus une poétesse juive américaine.

Il y a quelques années, comme des millions de visiteurs, nous avons admiré la statue de la Liberté à New York, ce symbole de l'amitié franco-américaine, et nous avons remarqué, à l'intérieur du socle, une plaque en bronze à la gloire d'une poétesse américaine: Emma Lazarus (1849-1887), dont le poème The New Colossus est gravé sur une autre plaque.

Qui est donc cette femme, cette illustre inconnue, du moins de moi, qui bénéficia d'un tel honneur?

Emma naquit le 22 juillet 1849 à New York au domicile de ses parents: Esther Nathan et Moses Lazarus, tous deux descendants de Juifs portugais dont les ancêtres furent expulsés de la péninsule ibérique puis du Brésil par l'inquisition. Ils s'installèrent à New York et firent fortune dans le raffinage du sucre. Emma vécut ses jeunes années dans une famille cossue et reçut une éducation soignée. Elle eut des précepteurs, avec qui elle étudia la littérature américaine et européenne, et apprit plusieurs langues étrangères dont l'allemand, le français, l'italien et l'hébreu biblique.

Dès son jeune âge, elle montra des capacités tout à fait exceptionnelles en littérature. Ses premiers poèmes écrits entre 14 et 16 ans, publiés aux frais de son père, attirèrent l'attention de l'éminent poète et philosophe Ralph Waldo Emerson (1803-1882), chef de file du mouvement transcendantaliste américain. C'était un cercle littéraire et philosophique idéaliste qui trouvait ses racines dans la doctrine transcendantaliste d'Emmanuel Kant. Emerson soutint et encouragea amicalement Emma Lazarus jusqu'à sa mort. Il l'introduisit dans les cercles littéraires de New York.

En 1871, un autre volume de poésies intitulé: "Admète et autres poèmes", dédié "A mon ami Ralph Waldo Emerson" fut publié cette fois-ci par une maison d'édition et reçut une critique unanimement enthousiaste. En 1874 Emma écrivit son unique roman, intitulé: "Alide: un épisode de la vie de Goethe", et en 1876 un drame en vers "Le Spagnoletto".

Le judaïsme d'Emma Lazarus demeura latent dans ses premiers écrits, jusqu'à sa lecture en 1876 du roman intitulé Daniel Deronda, de la célèbre écrivaine anglaise George Eliot, nom de plume de Mary Ann Evans (1803-1880). Ce livre décrit le judaïsme dans la société victorienne, et présente sous un jour favorable le courant cabalistique de la pensée juive, qui fut l'une des origines du sionisme. Emma fut particulièrement touchée par le personnage de Mardecaï qui proclame: "L'héritage d'Israël est vivant dans les battements de millions de cœurs... Que la torche de la communauté s'allume!" Désormais, ses écrits parlèrent des émigrés juifs. Elle devint l'une de toutes premières personnalités notables à prendre publiquement fait et cause pour la création un état juif en Palestine. Elle apporta son aide à la création de l'Institut Hébraïque de Technologie à New York, pour permettre aux jeunes émigrants juifs d'apprendre un métier et de sortir ainsi du dénuement. En même temps, elle milita activement à la "Hebrew immigrant Aid Society" (société d'aide aux émigrants juifs). Emma commença aussi à traduire la poésie médiévale hébraïque, dont Ibn Gabirol, et allemande dont Heinrich Heine et Johann von Goethe. Ces traductions furent très favorablement accueillies par la critique littéraire. Elle-même se livrait à la critique des écrivains de son temps, notamment des ouvrages de Walt Whitman, Nathaniel Hawthorne ou Harriet Beecher Stowe (la case de l'oncle Tom).

Pendant qu'elle rédigeait ses premiers poèmes, un homme agissait en France. Cet homme s'appelait Édouard de Laboulaye (1811-1883). Il était professeur d'histoire au Collège de France (Collège Impérial à l'époque) depuis 1849, où il enseignait la constitution américaine et la législation comparée. Ses travaux et publications remarquables lui valurent de nombreuses distinctions des institutions et universités américaines; comme par exemple, en 1864, le titre de docteur Honoris Causa de l'université de Harvard, et la médaille d'or de la Loyal National Ligue de New York en 1865; sans compter les décorations et les distinctions françaises.

Édouard de Laboulaye fut l'un de plus grands historiens de la constitution américaine au XIXe siècle. Sollicité par ses amis américains, il s'engagea dans la campagne électorale de 1864, et mit sa plume au service de la réélection d'Abraham Lincoln à la présidence.

Mais il ne se contentait pas seulement de ses activités publiques. Au cours d'un dîner donné chez-lui à Versailles le 21 avril 1865, pour célébrer la fin de la guerre civile et l'espoir d'une nouvelle ère pour la démocratie américaine débarrassée enfin de l'esclavage, il conçut et présenta aux convives le projet de la Statue de Liberté.

Sa vocation était de représenter un témoignage visible de la longue amitié qui unissait les deux nations, initiée par Lafayette au cours de la guerre d'Indépendance, ainsi que des valeurs démocratiques partagées.

Parmi ses invités se trouvait son ami Auguste Bartholdi (1834-1904), et c'est lui qui fut choisi pour réaliser cette œuvre. Ce sculpteur avait déjà conçu de grandes statues, dont celle de Jean Rapp (1772-1821) général des guerres napoléoniennes, à Colmar, puis en 1865 le projet de la statue géante à l'entrée du canal de Suez, et nous avons à Paris, place Denfert Rochereau, son "Lion de Belfort".

Il écrivit aussitôt à Laboulaye "J'ai relu et relis encore vos œuvres à ce sujet, et j'espère faire honneur à votre amitié qui me patronnera. Je tâcherai de glorifier la République et la Liberté là-bas."

Dès le début de l'année 1871 il se rendit aux États-Unis et s'entretint avec le président Ulysses Grant de l'emplacement de la statue dans le port de New York et de son financement. Il déclara à cette occasion: "Je veux glorifier la République et la Liberté ici, dans l'espoir de les retrouver un jour dans mon pays". En septembre 1871, de retour en France, il se remit au travail en prenant pour modèles de la statue: le visage de sa mère et le corps de son épouse.

Eugène Viollet-Leduc puis, après son décès, Gustave Eiffel, conçurent sa structure métallique. Le résultat fut le chef d'œuvre de Bartholdi : une femme de 46 m de haut, drapée dans une toge antique, coiffée d'un diadème à sept branches, qui brandit une torche de la main droite et tient dans sa main gauche une tablette portant la date de la déclaration d'indépendance des États-Unis: le 4 juillet 1786.

Elle évoque irrésistiblement le tableau d'Eugène Delacroix: "La Liberté guidant le Peuple" réalisé en 1830 et inspiré par les journées révolutionnaires de juillet 1830. Toutefois elle est plus pacifique grâce à la torche qui éclaire le monde.

L'atelier de Bartholdi, situé près de la place de l'Étoile à Paris devint rapidement une attraction touristique. Le président Ulysses Grant lui-même s'y rendit en 1877 lors de sa visite en France, et adressa aussitôt une lettre de soutien à Laboulaye.

La situation politique chaotique de la fin du Second Empire et la Guerre Franco-Prussienne de 1870 faillirent faire vaciller le projet. Mais Édouard Laboulaye ne renonça pas. Il créa en 1875 le Comité de l'Union franco-américaine, dont il confia la présidence à Ferdinand de Lesseps, auréolé de la gloire de la construction du Canal de

Suez, et lança une souscription pour l'érection de la statue de la Liberté pour le centième anniversaire de l'indépendance des États-Unis.

Voici ce qu'il écrivit pour justifier et susciter des dons généreux:

“Il s'agit d'élever en souvenir du glorieux anniversaire, un monument exceptionnel. Au milieu de la rade de New York, sur un îlot qui appartient à l'Union des États, en face de Long Island, où fut versé le premier sang pour l'indépendance, se dresserait une statue colossale, se dessinant sur l'espace, encadrée à l'horizon par les grandes cités américaines de New York, Jersey City et Brooklyn. Au seuil de ce vaste continent plein d'une vie nouvelle, où arrivent tous les navires de l'Univers, elle surgira du sein des flots, elle représentera La Liberté éclairant le monde. La nuit, une auréole lumineuse partant de son front, rayonnera au loin sur la mer immense.”

Grâce à la ténacité d'Édouard de Laboulaye les fonds furent réunis, mais seulement en 1880 avec l'aide de Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, qui en 1879, fit participer les élèves des écoles primaires à la collecte des fonds, pour que toute la France fut associée à cette œuvre.

Malheureusement Édouard de Laboulaye ne vit pas la réalisation de la statue aux États-Unis, car il s'éteignit en 1883 à l'âge 72 ans couvert d'honneurs et élu sénateur inamovible de la République.

Cependant l'Amérique n'était pas encore prête à recevoir la statue, car la construction de son socle de 47 m de hauteur, était loin être terminée. Ici aussi la quête des fonds, dirigée par le procureur général des États-Unis William Evarts (1818-1901), se faisait difficilement. Les travaux durent s'arrêter aux fondations. Ce qui provoqua les critiques et les sarcasmes de la presse américaine qui jugeait le projet démesuré.

Joseph Pulitzer (1847-1911), juif d'origine austro-hongroise arrivé aux États-Unis à l'âge de 16 ans, devint journaliste puis rédacteur en chef et propriétaire du quotidien “New York World”, journal d'investigation à sensation et à publications tapageuses. Il relança en 1883 la collecte pour la construction du socle, en publiant une série d'articles en première page. Cette magistrale campagne de presse fut couronnée de succès et permit à l'architecte Richard Morris Hunt de mener les travaux à leur terme.

Cette même année, William Evarts, président du comité de collecte des fonds pour le piédestal de la statue, organisa une exposition-vente aux enchères, des œuvres de peintres, sculpteurs, écrivains et poètes. Il demanda également à Emma Lazarus d'écrire un poème. Ce fut son fameux sonnet “The New Colossus” (la Nouvelle Grandeur). Emma était alors connue pour ses nombreux articles de presse en faveur des Juifs d'Europe de l'Est victimes de pogroms et d'expulsions de la Zone de Résidence, surtout après l'assassinat du tsar réformateur Alexandre II en 1881 par les anarchistes du mouvement Narodnaïa Vola (Volonté du Peuple). Lors du gala d'ouverture de l'exposition artistique, son poème, imprimé dans le catalogue de l'exposition, fut le seul lu en public parmi les 150 œuvres exposées, et obtint un vif succès.

Voici donc son texte en version originale puis pour ceux, qui comme moi, sont fâchés avec l'anglais, sa traduction française, dont il existe 2 versions.

The New Colossus

Not like the brazen
giant of Greek fame
White conquering limbs

La Nouvelle Grandeur Le Nouveau Colosse

Pas comme le colosse
qui, du vieux continent,
Franchissait,

Pas comme ce géant de la
renommée grecque, dont
conquérant enjambe les

astrid from land to
 land:
 Here at our sea-
 washed sunset gates
 shall stand
 A mighty Woman with a
 torch, whose flame
 is the imprisoned
 lightning, and her name
 Mother of Exiles. From
 her beacon-hand
 Glows world-wide
 welcome; her eyes
 command
 The air-bridged harbor
 That twin cities frame.
 "Keep ancient lands,
 your storied pomp!"
 cries she
 With silent lips. Give
 me your tired, your
 poor,
 Your huddled masses
 yearning to breathe
 free,
 The wretched refuse of
 your teeming shore .
 Send these, the
 homeless, tempest-tost
 to me,
 I lift my lamp beside
 the golden door!"

conquérant, détroits et
 défilés,
 Ici, les pieds baignant
 dans les flots
 d'Occident,
 mère des exilés.
 Dans son flambeau, la
 foudre, capturée, luit.
 Son bras est comme un
 phare, vers la mer
 tendu;
 Du port qu'elle domine,
 où un pont suspendu
 Relie deux cités, elle
 accueille et conduit.
 Elle crie en silence:
 "Vos fastes d'un autre
 âge,
 Gardez-les, vieux pays !
 Mais vos déshérités,
 Vos masses entassées,
 rêvant de liberté,
 Rebut las de vos
 surpeuplés rivages,
 Sans-abri, chavirés, je
 leur ouvre la porte,
 La porte d'or ! "

mers ici, aux pieds du
 soleil couchant, battues
 par les flots se tiendra
 une femme puissante
 avec une torche, dont
 La flamme est l'éclair
 emprisonné, et son nom
 Est Mère des Exilés. Son
 flambeau rougeoie,
 la bienvenue au monde
 entier; son doux regard
 couvre le port relié par
 des pont suspendus
 qu'encadrent les cités
 Jumelles. "Garde, Vieux
 Monde, tes fastes d'un
 d'un autre âge !
 Proclame-t-elle de
 ses lèvres closes.
 "Donne-moi tes pauvres,
 tes exténués, tes masses
 innombrables aspirant
 à vivre libres, le rebut
 de tes rivages
 surpeuplés, envoie-moi,
 les déshérités, que la
 tempête me les rapporte
 Je dresse ma lumière
 au-dessus de la porte
 d'or!

Ainsi se dresse un sonnet, là où les eaux indomptées de la littérature rencontrent le territoire du droit et de la démocratie.

Mais que nous dit-il donc ce poème qui a apporté à Emma une renommée si durable? Il souligne avant tout le courage et la volonté d'accepter l'étranger, même le plus misérable. La statue est décrite comme accueillante et protectrice, bien que puissante. Elle est un phare d'hospitalité. Sa force et sa fierté résident dans sa torche qui a le pouvoir d'emprisonner la foudre, comme Zeus, et dont la lumière se tourne avec douceur vers le monde et ses exilés, car son rôle est de guider et de recevoir les émigrants.

Les cités jumelles qu'elle domine sont New York et Brooklyn, qui n'allaient fusionner officiellement qu'en 1898. Son domaine, c'est l'entrée de la métropole qu'était déjà New York en 1883, mais La fin du sonnet clame à l'Ancien Monde le message de la Liberté:

Elle crie en silence: "Vos fastes d'un autre âge,
 Gardez-les, vieux pays! Mais vos déshérités,

Vos masses entassées, rêvant de liberté,
Rebut las de vos surpeuplés rivages,
Sans-abri, chavirés, je leur ouvre le port,
Je leur ouvre la porte, la porte d'or!

C'est le passage du sonnet que les nombreux écoliers américains connaissent le mieux, car ils l'apprennent par cœur. La compassion débordante qu'elle exprime est précédée d'un rejet des élites, ainsi que d'une pique contre les monarchies européennes ("les vieux pays").

Hélas, l'Amérique n'était pas une si glorieuse exception, car l'esclavage venait à peine d'être aboli, et au moment où le sonnet fut écrit en 1883, l'arrivée en masse d'émigrants européens soulevait d'après débats et souvent de l'hostilité chez les citoyens nés sur le sol américain.

La statue de la Liberté fut d'abord terminée et montrée à Paris en 1885, puis démontée et transportée à New York où elle fut inaugurée solennellement le 28 octobre 1886 par le président des États-Unis Grover Cleveland, en présence des corps constitués et du ministre français des Affaires Étrangères Charles Freycinet.

Emma Lazarus, dont le sonnet eut tant de succès depuis 1883, ne put y assister car les femmes furent tenues à l'écart des cérémonies. Toutefois un groupe de suffragettes déterminées affréta un bateau jusqu'à la statue et interrompit les orateurs, soulignant ainsi l'ironie de la situation dans laquelle, la Liberté est incarnée par une statue de femme, dans un pays où les femmes jouissaient de droits civiques restreints et n'avaient pas le droit de vote...

Par la suite, Emma voyagea beaucoup en Europe qu'elle visita à cinq reprises. Elle alla d'abord en Angleterre où elle rendit visite aux leaders de la communauté juive de Grande Bretagne, rencontra d'éminents gens de lettres tels que Robert Browning 1812-1889 poète et dramaturge, considéré comme l'un des plus grands créateurs de l'Angleterre victorienne. Elle rencontra également William Morris 1834-1896 célèbre à la fois pour ses œuvres littéraires et son engagement politique libertaire.. Toutes ses rencontres donnèrent lieu à son essai "Un jour à Surrey avec William Morris".

Au cours des voyages suivants elle visita la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne dont elle connaissait les langues. Pendant son dernier voyage en 1887, elle tomba gravement malade et s'éteignit à son retour à New York le 19 novembre 1887, emportée par la maladie d'Hodgkin à l'âge de 38 ans.

Peu de temps avant son décès elle avait préparé une anthologie de ses œuvres et placé son sonnet Le Nouveau Colosse en tête du livre, comme si elle présentait que ce poème lui apporterait une renommée immortelle et une consécration que peu d'autres poètes obtiendraient. Ce livre connaîtra plusieurs rééditions, dont la dernière date de 2016.

Au cours du XXe siècle paraîtront même quelques biographies d'Emma, mais uniquement en anglais. Pourtant, après des débuts prometteurs, le poème fut presque oublié. A sa mort, Emma Lazarus n'avait que très peu de lecteurs.

Ce n'est qu'en 1901 que son amie Georgia Schuyler, trouva dans une librairie le sonnet et organisa un mouvement citoyen pour redonner un nouvel élan à l'œuvre quasiment perdue. Ses efforts portèrent leurs fruits et aboutirent en 1903 à la pose de la plaque de la Statue de la Liberté comportant le sonnet, car il exaltait la conception que l'Amérique avait d'elle-même. C'est ainsi que ce poème emblématique est devenu une institution, car il est indissolublement lié au monument. Ils se sont redéfinis en se complétant l'un l'autre et sont ancrés à jamais dans culture américaine.

